Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 14 (1914)

Artikel: Un poète lyrique : mme la comtesse de Noailles [suite et fin]
Autor: Roger-Cornaz, F
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-764053

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN POÈTE LYRIQUE

Mme LA COMTESSE DE NOAILLES

(Suite et fin)

Ce n'est pas à travers le monde seulement que le poète lyrique peut promener son cœur. Il remonte aussi parfois le cours du temps et orne ses sentiments des plus belles dépouilles de l'histoire. Comme les Romantiques et les Parnassiens, Mme de Noailles a l'amour des beaux noms et de tout ce qu'évoquent leurs syllabes chargées de souvenir. Elle se plait à rappeler les personnages célèbres des siècles enfuis. Elle se compare à eux et regrette de n'avoir pas partagé leurs destinées glorieuses:

J'étais faite pour vivre en mangeant des pignoles
Sous le frêle prunier,
Ou Xanthé préparait, enfant joyeuse et molle,
Le cœur d'André Chénier . . .[1])

Que l'épouse au front clair, qui pour vous délia
La ceinture de lin, soit, dans vos bras novices,
Chaste comme Chloé, grave comme Lia,
Et tendre comme était la reine Bérénice . . .[2])

. . . Et souffrir, le passé au cœur se réveillant,
Les étourdissements d'Hermione et de Phèdre . . .

Et quand l'automne roux effeuille les charmilles
Où s'asseyait le soir l'amante de Rousseau . . .[3])

. . . Moi qui, plus qu'Andromaque et qu'Hélène de Sparte
Ai vu guerroyer des regards![4])

Elle fait comme tous les poètes son rêve d'hellénisme:

Quelquefois je m'assieds dans l'or d'un sable amer
A l'abri bleu du saule,
Et j'attends que revienne Ulysse jeune et clair,
La rame sur l'épaule.

J'habite tout l'espace et je remonte au temps;
Je m'en vais attendrie
Ecouter les docteurs ondoyants et chantants
Des soirs d'Alexandrie . . .[5])

---

[1]) Les *Eblouissements.*
[2]) Le *Cœur innombrable.*
[3]) L'*Ombre des jours.*
[4]) *Les Vivants et les Morts.*
[5]) Les *Eblouissements.*

Ah! que n'ai-je pu vivre au temps sacré des dieux,
Dans un jardin limpide et léger de Colone
Buvant l'azur, foulant de mes pieds radieux
L'ombre d'un noir cyprès sur la blanche anémone!

Que n'ai-je pu dîner aussi chez Agathon . . .

Miracle des jours grecs, que je vous eusse aimé!
J'aurais vu, quand le saule au vent d'été s'écarte,
Petite fille, avec son cœur encor fermé,
Jouer dans un jardin Hermione de Sparte[1]).

Avec tout cela, Mme de Noailles pourrait n'être qu'un poète élégiaque; car, entre l'élégiaque et le lyrique, la différence n'est pas d'essence, mais plutôt de degré, de ton ou de force et l'on peut dire que l'élégie est la menue monnaie du lyrisme. Mais le poète du *Cœur innombrable* et de l'*Ombre des jours*, celui surtout des *Eblouissements* et des *Vivants et des Morts* a cette profondeur d'accent, cet éclat de couleur, cette abondance, cette fougue toujours entraînante, parfois désordonnée par où se reconnaît le vrai lyrique. Ce n'est pas sans raison qu'elle parle de son „cœur tumultueux" et de son „âme excessive". Elle veut

Habiter le sommet des sentiments humains.

Elle se flatte d'avoir vécu si intensément que la terre ne puisse perdre le souvenir de ses passions:

Je laisserai de moi dans le pli des collines
La chaleur de mes yeux qui les ont vu fleurir,
Et la cigale assise aux branches de l'épine
Fera vibrer le cri strident de mon désir.

La nature qui fut ma joie et mon domaine
Respirera dans l'air ma persistante ardeur,
Et sur l'abattement de la tristesse humaine
Je laisserai la forme unique de mon cœur.

Si son souffle est inégal, il n'est jamais court; elle halète, elle se pâme: elle ne perd pas haleine. Elle est peut-être, depuis les grands romantiques, le seul poète qui ait pu aligner vingt strophes, je ne dis pas sans nous fatiguer, mais sans nous tuer d'ennui.

Enfin, puisqu'il en faut venir à la question du style, le poète lyrique n'est pas généralement, en fait de forme, un curieux, un chercheur, un „artiste". Il ne s'attarde ni ne s'amuse à des cise-

[1]) Les *Eblouissements*.

lures, à des miniatures, à des broderies. Il peut être, il doit être inventif, original, nouveau; mais c'est, en quelque sorte, malgré soi et sans y tâcher. Il y a, sans doute, plus de véritable nouveauté chez le lyrique Rousseau que chez l'„artiste“ La Bruyère. Mais qui dira que Rousseau a fait subir à sa langue le travail continuel et minutieux auquel La Bruyère s'est livré sur la sienne?

On m'objectera Ronsard et Hugo. Mais Ronsard, s'il a été un poète lyrique, a été aussi un curieux, un érudit, un antiquaire, un faiseur de bagatelles ingénieuses. Quant à Hugo, il a été, ou peu s'en faut, tout ce qu'un poète peut être. Lyrique certes, mais élégiaque aussi et épique, et ciseleur, et faiseur de bagatelles et pinceur de „guitares“. Et l'un et l'autre ont été des chefs d'école qui avaient la prétention de réformer la langue, des théoriciens, grammairiens. Mais tout cela n'a rien à démêler avec leur lyrisme. Qu'on songe à un pur lyrique comme Lamartine, et on comprendra ce que je veux dire.

Nul ne contestera l'originalité du style dans l'œuvre de Mme de Noailles. Elle a un air et un tour, une couleur et un parfum qui sont bien à elle. Sa poésie ne ressemble à aucune autre poésie; elle n'a pas besoin de signer ses vers: on voit d'abord qu'ils sont de sa main. Je ne sais si elle a fait des disciples; cela est fort probable. Mais je doute qu'on puisse l'imiter sans tomber dans le ridicule et sans faire, par surcroit, rejaillir quelque ridicule sur elle-même. Car son art est de ceux dont il est facile de se moquer: on en a fait des pastiches excellents et qui sont à mourir de rire. Mais qu'est-ce que cela prouve? Et n'est-il pas aisé de pasticher Rousseau ou Hugo?

Cette originalité n'est pas l'effet de l'étude. Mme de Noailles ne l'a pas cherchée; et l'on sent bien qu'elle écrit de la sorte parce qu'elle ne saurait écrire autrement. Elle n'est pas, comme tant d'autres en cet âge, à l'affût des curiosités et des nouveautés de langue et de métrique. Ce n'est pas elle qui disposerait ses vers à la file comme de simple prose ou couperait sa prose en vers absurdes. Elle accepte la métrique traditionnelle, celle des romantiques et des parnassiens. Elle se permet seulement quelques licences, généralement heureuses. Elle ne fuit pas l'hiatus dont la crainte n'est, au surplus, qu'un préjugé, puisque ceux mêmes qui se l'interdisent entre deux mots ne sauraient

l'éviter dans l'intérieur d'un même mot. Et trouvez-vous qu'il soit bien choquant de dire:

A ce cœur si rompu, *si* amer et si lourd . . .

ou:

Et je suis aujourd'h*ui*, *au* centre de ma tâche . . .

Elle fait rimer souvent un singulier avec un pluriel, ce qui est très légitime si la rime est faite, comme le croyaient les romantiques, pour l'oreille et non pour les yeux. Mais les classiques, qui la croyaient faite plutôt pour les yeux, étaient au moins logiques; tandis que les romantiques tombaient dans la plus étrange contradiction quand ils permettaient de faire rimer *mot* avec *rameau,* par exemple, ce qui, en effet satisfait l'oreille, mais défendaient de faire rimer *mets* avec *sommet,* ce qui la satisfait tout de même. Mme de Noailles fait sans scrupule rimer *mets* avec *sommet,* et *toujours* avec *amour,* et *corps* avec *accord,* et *bleu* avec *onduleux.* De plus elle rime pauvrement; et cela, après les orgies de rimes riches du Parnasse, semble un aimable repos, une simple élégance, presque un raffinement. Elle n'est pas très stricte en matière d'élisions; elle dit;

Noue et dénoue l'amour . . .
Et voit ses matinées d'un calme soir suivies . . .

Enfin sa versification rejoint presque, par delà les romantiques et les classiques, celle des poètes du 16me siècle.

Les prouesses, les „réussites" de forme ne l'intéressent guère. Elle n'a pas, à ma connaissance, écrit un seul sonnet, même libertin. Elle emploie le plus souvent la strophe la plus commune, celle où le troisième vers rime avec le premier, le quatrième avec le second. Bien qu'elle se serve le plus souvent du vers alexandrin, elle termine parfois sa strophe par un octosyllabe; parfois aussi elle a recours à la strophe de Malherbe:

Ma France, quand on a nourri son cœur latin
Du lait de votre Gaule;
Quand on a pris sa vie en vous comme le thym,
La fougère et le saule . . .[1])

Dans cette forme toute traditionnelle, assouplie seulement et rajeunie par d'heureuses licences, Mme de Noailles a écrit des

---

[1]) Le *Cœur innombrable.*

vers et des suites de vers, des strophes et des suites de strophes, parfois des poèmes entiers qu'on admire sans réserve ou, du moins, qu'on admire assez pour s'interdire toute réserve. Que n'en peut-on dire autant de toute son œuvre? Pourquoi faut-il que notre plaisir soit si souvent gâté par des fautes de goût, des maladresses, des insuffisances, des redondances et des redites, parfois même des absurdités et des enfantillages? Pourquoi faut-il que le beau fleuve de sa poésie entraîne dans sa fuite tant de déchets et de limon? Est-ce la rançon de son lyrisme?

Peut-être faut-il une oreille délicate et exercée pour se sentir blessé par des fautes de prosodie comme:

> Un grain de gen*iè*vre, une rose au rosier . . .

Ou, par contre:

> Le cortège amoureux qui suivait Alcib*ia*de . . .

Ou encore par des cacophonies comme:

> Moi qui, plus qu'Adromaque et qu'Hélène de Sparte . . .[1])
> O mon cher diamant, je suis la sombre mine
> Qui souhaite garder ton noble éclat caché . . .[2])

Mais qui ne s'irritera qu'un beau poème comme la *Jeunesse*[3]) soit déparé par des sottises:

> Voir . . .
> La musique d'amour qu'Yseut dit à Tristan . . .

ou des platitudes:

> Et souffrir, le passé au cœur se réveillant . . .

Qui supportera que l'on dise:

> Sans qu'en mon cœur s'*élance* une *blessure* aiguë . . .[4])

Ou:

> Prenez ce cœur puissant qu'un faible corps opprime,
> Et qui, heurtant sans fin ses étroites parois,
> Eut l'attrait du divin et le pouvoir des cimes,
> Et s'élevait aux cieux comme la pierre choit . . .
>
> Je bénirai le sol qui fut le flanc du vase
> Où tes pieds ont couru . . .[5])

---

[1]) Les *Eblouissements.*
[2]) *Les Vivants et les Morts.*
[3]) L'*Ombre des jours.*
[4]) L'*Ombre des jours.*
[5]) *Les Vivants et les Morts.*

Et ces adjectifs jetés pêle-mêle, sans choix, pour remplir le vide des vers et fournir la rime — et peut-être aussi pour donner, quand même, une impression d'abondance et de délire poétique:

J'étais *ivre*, j'étais *éblouie! Etonnée*,
Je parlais à travers les siècles *transparents*
Aux bergers grecs chantant sur le bord des torrents.
La jeunesse, *l'immense, aveuglante* jeunesse
Le leurrait de sa *longue, expectante* paresse.
Et je ne pensais pas qu'il faut, pour être *heureux*
Etre comme un troupeau *attendri* et *peureux*,
Qui, lorsque naît la nuit *provocante* et *bleuâtre* . . .[1])

Et, en effet, quel étrange besoin d'abondance! Quel éloignement pour tout ce qui est choix, limitation, quintessence! J'ai admiré plus haut les „développements" de Mme de Noailles. Mais combien souvent, à regarder de près, ces développements sont plutôt des suites d'images, j'allais dire des kyrielles, prolongées à plaisir, et qu'il n'y avait guère de raison pour ne pas prolonger davantage, ou arrêter plus tôt. Ainsi *les Voyages*[2]) contiennent dix-sept strophes, dont les quatre premières et les deux dernières sont seules nécessaires. Tout le milieu du poème n'est qu'une nomenclature de pays avec une petite description, superflue et pourtant insuffisante, de chacun d'eux. Ah! quel voyage en zigzag: l'Espagne, Byzance, la Grèce, le Japon, la Perse, l'Egypte, Tunis, la Chine, l'Inde, la Suède, le Maroc, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, la France! Et pourquoi pas, je vous en prie, le Mexique ou le Pôle Nord, l'Ecosse ou la Suisse, ou la lune?

Et de même dans ce poème de la *Jeunesse* auquel on se plaît à revenir parce qu'il est si représentatif de l'art de Mme de Noailles, pourquoi évoque-t-elle Héro et Léandre, Hermione et Phèdre, Ronsard et Rousseau plutôt qu'Alexandre ou Cléopâtre, Ninon ou Lamartine? On ne sait pas, et l'on se plaint de ne pas savoir.

Une forme parfaite est un aromate qui embaume et conserve à travers les âges les productions de l'esprit. Mme de Noailles n'a point versé dans sa coupe de poésie cette cinnamome et ce nard protecteurs. Elle y a laissé couler au contraire

---

[1]) *Les Vivants et les Morts.*
[2]) Le *Cœur innombrable.*

le poison des insuffisances. Est-ce un poison mortel? Décomposera-t-il peu à peu le vin précieux jusqu'à ce que plus rien n'en reste pour les générations à venir? On voudrait croire que non. On voudrait que le grand cœur de Mme de Noailles, qui a tant battu, n'ait pas battu en vain; on voudrait que sa voix si humaine, et pourtant presque divine parfois, pût apporter aux siècles futurs un écho de ce siècle dont elle a si ardemment partagé les désirs, les voluptés, les tristesses. Souhaitons qu'elle vive pour que nous vivions nous-mêmes qui l'avons aimée et qu'elle a su comprendre. Et, pour ne pas douter de sa gloire, fermons les yeux sur ses imperfections. Répétons les beaux vers, les belles strophes qui, répandues de place en place dans son œuvre, l'éclairent comme de brillants flambeaux:

Mon enfant, vous marchez dans les mêmes chemins
Où j'allais à votre âge,
Les herbes ne sont pas plus basses que mes mains
Et que votre visage . . .[1])

Ma ville, écoutez-moi, je chante, c'est la nuit,
Je viens, les bras chargés de tout l'amour du monde,
Et les poètes morts, dans leur tombe profonde,
Me suivent de leurs vœux et savent qui je suis[2]).

Ou, enfin, cette délicieuse *Musique pour les jardins de Lombardie*[3]):

O soirs italiens, terrasses parfumées,
Jardins de mosaïque où traînent des paons blancs,
Colombes au col noir toujours toutes pâmées,
Espaliers de citrons qu'oppresse un vent trop lent,

Iles qui sur Vénus semblent s'être fermées,
Où l'air est affligeant comme un mortel soupir,
Ah! pourquoi donnez-vous, douceurs inanimées,
Le sens de l'éternel au corps qui doit mourir!

Ces vers et tant d'autres, semés à profusion à travers les quatre recueils de Mme de Noailles sont d'un poète exquis, peut-être d'un grand poète. Hélas, peut-être . . .

PARIS F. ROGER-CORNAZ

---

[1]) Les *Eblouissements*.
[2]) Les *Eblouissements*.
[3]) *Les Vivants et les Morts*.